

## Lecture linéaire 8

Abbé Prévost, Manon Lescaut, deuxième partie,

Magnard, pages 154-155

Il m'interrompit encore, voyant que **je parlais avec une ardeur qui ne m'aurait pas permis de finir sitôt**. Il voulut savoir à quoi j'avais dessein d'en venir par un discours si passionné. À vous demander la vie, répondis-je, **que je ne puis conserver un moment si Manon part une fois pour l'Amérique. Non, non, me dit-il d'un ton sévère ; j'aime mieux te voir sans vie que sans sagesse et sans honneur. N'allons donc pas plus loin !** m'écriai-je en l'arrêtant par le bras. **Ôtez-la-moi, cette vie odieuse et insupportable**, car, dans le désespoir où vous me jetez, la mort sera une faveur pour moi. C'est un présent digne de la main d'un père.

**Je ne te donnerais que ce que tu mérites**, répliqua-t-il. Je connais bien **des pères qui n'auraient pas attendu si longtemps pour être eux-mêmes tes bourreaux**, mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu.

Je me jetai à ses genoux : Ah ! s'il vous en reste encore, lui dis-je en les embrassant, **ne vous endurcissez donc pas contre mes pleurs**. Songez que je suis votre fils. Hélas ! souvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez si tendrement ! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? Vous l'auriez défendue jusqu'à la mort. **Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ?** Peut-on être barbare, après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse et la douleur ?

**Ne me parle pas davantage de ta mère**, reprit-il d'une voix irritée, ce souvenir échauffe mon indignation. Tes désordres la feraient mourir de douleur, si elle eût assez vécu pour les voir. Finissons cet entretien, ajouta-t-il ; **il m'importune, et ne me fera point changer de résolution**. Je retourne au logis ; je t'ordonne de me suivre. Le ton sec et dur avec lequel il m'intima cet ordre me fit trop comprendre que son cœur était inflexible. Je m'éloignai de quelques pas, **dans la crainte qu'il ne lui prit envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentez pas mon désespoir**, lui dis-je, en me forçant de vous désobéir. **Il est impossible que je vous suive. Il ne l'est pas**

**moins que je vive**, après la dureté avec laquelle vous me traitez. Ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort, que vous apprendrez bientôt, ajoutai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi des sentiments de père. Comme je me tournais pour le quitter : **Tu refuses donc de me suivre ?** s'écria-t-il avec une vive colère. Va, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat et rebelle ! Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu, père barbare et dénaturé !